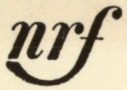
JEAN GRENIER

# ENTRETIENS avec Louis Foucher




GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

*Ces huit entretiens ont été diffusés*
*par France-Culture*
*les 2, 5, 9, 12, 16, 19, 23, 26 juillet 1968.*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

# I

# LA SOLITUDE

*— Jean Grenier, je suis heureux du privilège qui m'a été offert de converser avec vous ici même durant plusieurs jours. Je le dois sans doute à notre amitié. Laissez-moi vous dire que j'en retire déjà un savoureux plaisir.*

*Tout d'abord, je découvre dans ce singulier* Lexique *que vous avez publié en 1955, au mot « âge », ces notations : « Chaque âge a ses découvertes, et cet âge varie selon les personnes :*

*« à vingt ans seulement j'ai connu les huîtres ; à trente, les persiennes qui se baissent à l'aide de courroies ; à trente-cinq, le café ; à quarante, la montagne ; à quarante-cinq, le thé ; et pas encore l'intérêt que peuvent présenter les discours, conférences, sermons et entretiens. »*

*Avant de commencer ceux-ci, permettez-moi de vous demander si, aujourd'hui, vous appréciez différemment ces exercices de la parole ou si, réellement, nous dénierons à nos propos toute valeur, quelle qu'elle soit.*

Extrait de la publication

— C'est cela, commençons comme font les Anglais quand ils ont à parler en public, par une plaisanterie, un « joke ». Plaisanterie sérieuse destinée à éviter le ton doctoral, et qui n'en est pas moins significative.

Oui, c'est vrai, je n'ai jamais pu et puis moins que jamais me résigner à écouter ces discours accablants qui prennent toutes sortes de formes. Je ne veux pas en incriminer les auteurs : leurs intentions sont excellentes. Mais certains auditeurs, comme moi, éprouvent à leur encontre ce qu'on appelle aujourd'hui « de l'allergie ». A cet égard-là, je me sens proche des Britanniques, plus proche que des Latins. Cela dit, non seulement je comprends mais j'aime une certaine sorte d'entretiens.

— *Quant à la forme que nous pourrions donner à ceux-ci, je voudrais respecter le vœu que vous exprimez dans* Les Grèves : « *J'aimerais, disiez-vous, prendre avec un compagnon anonyme le chemin des écoliers, me laisser aller à ce penchant de la flânerie qui me conduit d'un endroit à un autre sans aucun guide.* » *L'occasion n'est-elle pas favorable ?*

— L'occasion est très favorable. Les gens qui souffrent d'une certaine appréhension vis-à-vis de la société, qui se sentent mal à l'aise dans les cérémonies officielles et les réunions publiques,

Extrait de la publication

n'en sont pas moins heureux de rencontrer quelqu'un avec qui échanger des idées ou de simples impressions. Que ces entretiens puissent avoir de nombreux auditeurs ils l'oublient, comme ils oubient d'avoir eu des lecteurs. C'est paradoxal, mais au fond ils ne s'adressent jamais qu'à une seule personne.

— *Tel est bien le sentiment que ressent celui qui, par le moyen de la radio, s'adresse non point tant à la foule de ses auditeurs qu'à un seul auditeur privilégié et amical. Tel, aussi, celui de l'auditeur attentif qui accueille une voix qui par bien des accents lui semble être la sienne.*

*Ce fut justement celui que j'eus, lecteur, à lire, il y a de cela vingt-cinq ans environ, votre premier livre publié dix ans auparavant,* Les Iles. *Un homme me prenait par la main, me parlait à l'oreille, me confiait à voix basse une inquiétude, une secrète blessure.*

*Quelle signification donniez-vous alors et donnez-vous encore à ce livre, le premier que vous ayez publié ?*

— *Les Iles,* ce sont les isolements, les différentes manières d'être seul — entendons : seul sans l'avoir voulu — en faisant la différence entre la solitude volontaire et l'isolement involontaire. J'avais pensé intituler d'abord ce recueil d'essais : *Un homme seul.*

Extrait de la publication

— *C'est un thème romantique.*

— Bien entendu. Et celui qui l'a illustré le mieux a été Jean-Jacques. Vous vous rappelez ce qu'il dit de lui-même : « Jean-Jacques n'a pas toujours fui les hommes, mais il a toujours aimé la solitude. »

— *Il le dit en effet. Mais il semble que si Rousseau a recherché la solitude, l'isolement lui a été imposé ensuite par la méchanceté des hommes.*

— En effet, c'est ainsi qu'il présente la chose. En réalité solitude volontaire et isolement imposé sont difficiles à distinguer. Un homme peut très bien avoir conscience de sa *différence* et la cultiver. Cela s'est fait depuis Rousseau jusqu'à Barrès. Il se complaît dans son originalité, il tend à l'exagérer, il en fait une source exclusive d'inspiration. Mais il faut avoir beaucoup de ressources en soi pour continuer à pincer toujours la même corde. Chateaubriand y a réussi, Sénancour en partie seulement, plusieurs préromantiques comme Ramond ont été fades et lassants à force d'étaler leur moi. Ils cherchent trop à être différents et ils ne le sont pas.

— *Vous dites qu'il y a un autre moyen d'être différent et que, celui-là, on ne le choisit pas.*

— Oui, c'est celui des exilés, des prisonniers. Ils

Extrait de la publication

ne demanderaient pas mieux que d'être pareils aux autres. Ils n'étaient pas inaptes à la vie en société, ils le sont devenus. Ainsi Malraux parle encore dans son dernier livre d'un thème qui lui est familier : la littérature de ceux qui ont été solitaires par force : du Dostoïevski de la *Maison des morts,* du héros de Daniel de Foë et de celui de Cervantès. Ces livres ont un caractère spécial. Et puis il arrive que les prisonniers — tel Silvio Pellico — s'attachent à leur prison, qu'ils sont désemparés quand on leur donne la liberté, qu'ils espèrent — c'est très rare mais cela arrive — retourner au lieu où ils ont si longtemps souffert et sans lequel ils ne peuvent plus vivre. Ou encore je citerais le cas du marquis de Sade qui enfermé à la Bastille poussait le verrou intérieur de sa cellule pour, disait-il, n'être pas dérangé. C'est un cas extrême, bien sûr.

— *Votre livre est-il celui de quelqu'un qui s'est toujours senti seul, ou qui a choisi de vivre en solitaire, ou qui a subi l'isolement ?*

— Un peu de tout cela. Il y a une inadaptation congénitale et une inadaptation acquise. Elles se mêlent. Un enfant qui a vécu d'une vie à part se sent désarmé et en même temps il tire une certaine délectation de cette vie d'exclu. « Pour l'être sensible, écrit Rousseau, sans ambition et sans vanité,

Extrait de la publication

il est moins cruel et moins difficile de vivre seul dans un désert que seul parmi ses semblables. »

— *Vous avez raison de dire que ce sentiment de solitude est un sentiment romantique. Mais les exemples que vous avez cités témoignent que ce peut être aussi un sentiment plus général.*

— Oui, c'est un sentiment très humain, et même animal. Le chien préfère sa niche à une installation plus luxueuse parce qu'il se sent mieux chez lui. Le taureau a ce que les Espagnols appellent sa *querencia,* c'est l'endroit où il se retire pour être tranquille. Et puis la littérature des mêmes Espagnols, sans être pour autant romantique, a connu ce genre poétique des *soledades.* Et les poètes chinois du temps des trois royaumes et des six dynasties ont pu être rapprochés des romantiques européens, avec cette différence que chez eux la solitude a moins d'amertume dans l'expression que chez nous.

— *En fin de compte, ce sentiment non seulement est très répandu, mais encore il a été une source d'inspiration dans beaucoup de littératures.*

— Il ne l'a jamais été plus que chez quelqu'un dont on ne dira pas que c'est un sceptique et un dilettante, ni qu'il s'est complu dans le doute. C'est Pascal. Je voudrais le citer : « En voyant l'aveu-

Extrait de la publication

Extrait de la publication

nrf

HSC/9/70
69-XI

10 F

Extrait de la publication